

Une
famille
belge
dans la
tourmente
des
guerres

Jean-Christophe Dubuisson

Racine

AVANT-PROPOS

Le 15 avril 2018, mon grand-père est décédé. Son cœur a cessé de battre. Auprès de son fauteuil préféré, sur sa table de lecture, reposait le manuscrit de notre livre. Ce livre, il n'aura pas pu en découvrir la version finale. Mais, avant qu'il ne ferme les yeux pour toujours, il m'aura offert sa confiance. Un cadeau inestimable. De sa jeunesse, je ne connaissais pas grand-chose. Nos plus anciens souvenirs remontaient au début des années 1980 quand, enfant, je l'avais écouté me raconter *La chèvre de monsieur Seguin*. Plus tard, il était resté à mes côtés lorsque mon parrain avait retiré les petites roues de mon vélo. Enfin, il avait suivi avec attention les tournures rocambolesques de mon parcours étudiant. À vrai dire, il se souciait plus de mon avenir que je ne me préoccupais de son passé. Ce ne fut qu'au crépuscule de sa vie que j'éprouvai le besoin d'en apprendre davantage sur son vécu. Quels coups du sort le xx^e siècle lui avait-il réservés ?

Ses premières évocations restaient cantonnées à l'ère de l'âge tendre, non loin des plages grises de James Ensor. Mais, bientôt, devant mon insistance, il accepta de relater d'autres faits. Des faits dont l'énumération s'apparentait à une grande balade sur les routes de Belgique. Depuis les tranchées de l'Yser jusqu'aux mines du Borinage, en passant par la neige des Ardennes, la géographie de la mémoire de mon grand-père formait l'histoire d'un pays, un récit en inadéquation avec les idées séparatistes de certains partis politiques.

Dans mes pensées lointaines, il y a le mariage de ma tante. J'avais six ans. Au-dessus de ma tête discutaient des grands adultes vêtus de costumes de ville ou de robes longues et légères. Personne ne semblait surpris de la présence d'un homme habillé différemment. Cet homme, au costume noir orné de médailles, c'était mon papy. Si je ne comprenais pas le sens de ses décorations, je me souviens de mon intérêt pour leur esthétique. Elles brillaient sous leurs languettes de

tissu. La réalité qu'elles incarnaient, je la découvrirais trente-cinq ans plus tard, dans le cadre de la rédaction de cet ouvrage.

Mon enquête débuta au printemps de l'année 2013. Bien qu'il fût âgé de 88 ans, mon grand-père avait accepté de m'épauler dans mes recherches. Il m'avait conseillé de prendre la route, d'aller visiter le Borinage. «C'est là que tout a commencé», me confia-t-il. «Dans le pays des mines. Durant plus d'un siècle, nos proches ont vécu non loin du charbonnage du Grand-Hornu. Mon grand-père était le premier pharmacien du coron.»

Dès lors, je découvris l'existence de Louis, cet homme né en 1856 qui est mon arrière-arrière-grand-père. Lorsqu'il avait ouvert son officine, les mineurs du Borinage creusaient la terre douze heures par jour. Du lundi au dimanche. Seuls les plus endurants pouvaient espérer totaliser cinquante années de travail et, à l'âge de septante ans, se voir octroyer une pension de vieillesse. Malgré la pénibilité de la besogne, leur principal ennemi restait le grisou. «Ce gaz inodore provoqua une explosion au puits du Grand Buisson en 1881», me dit mon grand-père. Six ans plus tard, deux autres souffles ébranlèrent la mine d'Escouffiaux. Le coron garde en mémoire les trente-neuf mineurs qui quittèrent leur domicile un matin de l'hiver 1887 pour ne jamais y revenir. C'était un mardi, le 4 janvier pour être précis, que trente-neuf familles pleurèrent leurs morts. La vision des dépouilles, recouvertes de suie noire et collante, qu'une cohorte de secouristes extirpa des entrailles de la Terre, hanta les pensées de mon arrière-arrière-grand-père jusqu'à la fin de sa vie. Il n'oublia pas que des hommes étaient entrés dans sa pharmacie. Affolés, ils avaient réclamé des bandages et du désinfectant. Par après, quand le gouverneur de la Province du Hainaut descendit dans la fosse avec des ingénieurs pour constater les dégâts, la cause de la catastrophe fut établie : l'équipe du matin avait accidentellement brisé une lampe de sûreté. L'éboulement de l'étage 645 avait suivi.

Lors de cette froide et funeste journée, Louis s'était hâté de parcourir les trois kilomètres qui séparaient son domicile de l'entrée du puits d'Escouffiaux. «Tous ceux qui étaient en mesure d'apporter leur aide aux survivants voulaient être en première ligne auprès des sauveteurs», raconterait-il à son petit-fils.

«J'aimais écouter mon grand-père. Il nous racontait des histoires en préparant les suppositoires destinés aux clients de la pharmacie. Je me souviens qu'il les fabriquait dans le petit atelier attenant à la

pharmacie. Il les déposait ensuite au frais, près du pot de beurre. Je trouvais que le beurre qu'on mettait sur mes tartines avait une odeur de suppositoire. Mais il était de coutume de dire l'inverse : c'étaient les suppositoires qui avaient une odeur de beurre.»

Extrait d'une conversation avec Louis, 2014.

L'habitation de la famille Dubuisson, méconnue de la clientèle, s'étendait derrière la pharmacie. Modeste, le père de Louis, l'avait construite peu de temps avant de mourir. Grâce à ses trois grandes fenêtres, son salon offrait une vue dégagée sur un vaste jardin dont le centre était orné d'une statue de maraîcher et d'un potager médicinal. Certaines des plantes cultivées renfermaient les composantes utiles dans la concoction des sirops. Dès que son emploi du temps le lui permettait, Louis trouvait refuge dans son coin de verdure. Il s'occupait de ses pigeons, dont un « champion » participant aux concours de la kermesse. Chaque samedi, un jardinier entretenait la pelouse où avaient été plantés des arbres. Leur ombre accueillait Louis et, bientôt, son épouse. Car oui, une demoiselle avait fait irruption dans son existence. Fille d'un brasseur, Élise avait seize ans de moins que son fiancé. Si sa jeunesse surprenait les proches du pharmacien, son caractère bien trempé la préservait de tout abus d'autorité morale. D'après mon grand-père, tout le monde se pliait aux volontés de sa grand-mère. Tout le monde, sauf son homme. Personne n'a entendu Élise contredire son époux. « *Sa parole était sacrée* », me rappela mon grand-père un soir de décembre 2014, alors que nous partagions une Leffe dans son salon.

« Mes grands-parents s'entendaient bien. Mais les relations entre les hommes et les femmes étaient tellement différentes. Ma grand-mère – que j'appelais Grand-mère – n'était pas méchante. C'était une femme exigeante, qui aimait le travail bien fait. Le jour de ses 20 ans, on l'avait mariée à mon grand-père, un pharmacien qui avait l'esprit très social. Tous deux étaient des grands catholiques pratiquants. Ils allaient à la messe tous les jours. Mon grand-père allait également à la Maison du peuple. Pour se faire sa propre opinion, il lisait plusieurs journaux. Depuis La Libre Belgique jusqu'au journal Le Peuple. Il était un catholique qui fréquentait les socialistes.»

Extrait d'un entretien avec Louis, 2014.



Élise et Louis, 1892.

L'ambition des jeunes mariés était de fonder une famille ; avec plusieurs enfants, une maison confortable et une carriole qui les transporterait les jours de fête. Bref, tous deux souhaitaient se conformer à l'archétype du modèle classique. Ayant cet objectif en tête, Élise prit son rôle d'épouse à cœur. Elle s'attela à rendre la propriété plus agréable. Afin de chasser l'humidité du sol de la maison, elle le fit couvrir de carrelages de céramique aux teintes bleuâtres. Par la suite, elle accrocha des cadres en chêne sur les tissus muraux du salon et déposa quelques assiettes en porcelaine de Tournai sur la commode du hall d'entrée. L'influence de son éducation et des cours de peinture que, vraisemblablement, son beau-frère Gustave lui avait donnés entraîna également la jeune femme à mettre en évidence les toiles dont elle était l'auteure. Mon grand-père possède quelques-unes de ses réalisations sur lesquelles on découvre des enfants modèles, pareils à ceux des histoires de la Comtesse de Ségur, ou des couples de mineurs du voisinage.

Lorsqu'on emprunte la sortie d'autoroute pour se rendre à Hornu, les vestiges du XIX^e siècle surgissent rapidement. Un canal se perd entre chaussées et prairies. La haute cheminée ne crache plus de fumée. Sous un pont défilent une dizaine de voies ferrées. Pour peu, le chemin de fer imaginé par Henri De Gorge¹ sortirait des brous-

1 Propriétaire du charbonnage du Grand Hornu.



Peinture d'Élise, *Le Vieux couple*, 1896.

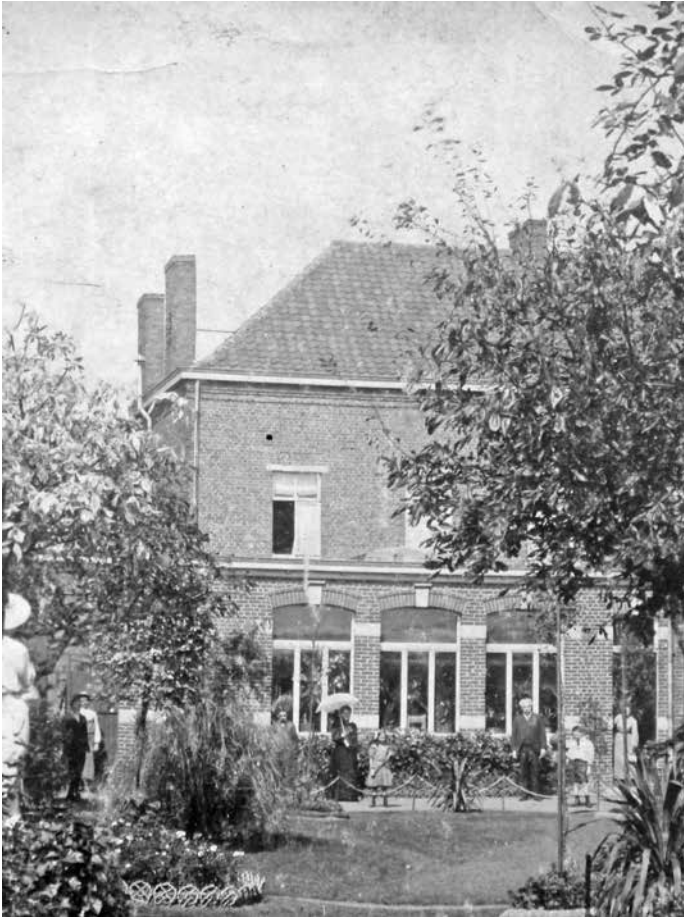
sailles. Destiné à relier les charbonnages à un chenal, il fut inauguré en grande pompe durant l'année 1830. Un règne nouveau débutait, paraît-il. Une génération d'hommes et de femmes voyait naître la Belgique, cette contrée surréaliste où, sous les champs de blé et de lin, l'espoir fleurissait des galeries d'anthracite. De l'aube à la nuit, les mineurs creusaient la terre. À la surface, ils attendaient l'arrivée des wagons vides pour les gaver de charbon. Le Borinage répondait au besoin de houille du monde moderne qui, d'après les porions, ne s'essoufflerait jamais. La Belle Époque pointait le bout du nez. Prochainement, le monde entier s'intéresserait à notre révolution industrielle. Zola en dénoncerait les injustices dans *Germinal*; Monet en peindrait les beautés avec *Impression soleil levant*. Et le long du canal reliant Mons à Condé, le sous-sol du Plat pays cheminerait, encore et toujours, porté par de grasses péniches.

À l'orée du coron, sous l'ombre d'un gros terril, quatre murs de briques rouges délimitent un cimetière. L'accès y est libre. Le calme y est total. Le caveau de la famille Dubuisson est situé dans la dernière allée. Vêtu de pierre grise, il se distingue par la présence de plaques de granit sur lesquelles sont gravés les prénoms des morts. Louis était l'avant-dernier d'une fratrie qui comptait six enfants, découvre-t-on. Parmi ceux-ci, Eugène et Anthime décédèrent en bas-âge, Gustave voua sa vie à la peinture – avec l'ambition de devenir le « nouveau Constantin Meunier » – et Émile entra au séminaire. Seule Sophie, l'aînée, traîna durant plus de quatre-vingt ans une

longue et morne existence. D'après mon grand-père, « elle décéda en 1928, dans son appartement de Mons, seule et vieille fille ».

De sa génération, Louis fut le seul à se marier. Bien que sa profession servît la santé, il rappelait volontiers qu'elle ne protégeait pas de l'infélicité. Seule la volonté de Dieu demeurerait la maîtresse des destinées. Même si son sens de la collectivité préservait le pharmacien d'être considéré comme un philistin par les socialistes de la Maison du Peuple, il entretenait des relations privilégiées avec les membres de la paroisse. En fait, comme me l'a affirmé mon grand-père, je crois qu'il était aimé des habitants du coron. Être catholique tout en désirant apporter de l'aide à la classe ouvrière n'était pas courant à l'époque. Les Hornutois étaient profondément attachés à leur pharmacien, depuis les mineurs jusqu'aux bigotes de l'église Saint-Martin qui, chaque jour, à sept heures, assistaient à la messe donnée par Ivan Lebrun. Le prêtre était, en raison de tristes événements, devenu un intime de la famille. À trois reprises, lors de la préparation des funérailles des enfants d'Élise et Louis, il avait apporté son réconfort. D'abord lors des décès des jumeaux, Eugène et Paul, qui rendirent l'âme les 4 et 8 septembre 1894, à l'âge de quatre mois. Enfin, lorsqu'en 1899, Louise s'éteignit à l'âge de six mois.

En cette année 2024, mon grand-père aurait eu cent ans. Si cela ne demeure au final qu'une poussière sur la tangente du temps, c'est beaucoup pour qui observe à quelle vitesse les traces d'autrefois s'estompent. Deux guerres ont fracassé le xx^e siècle. Les charbonnages ont fermé les uns après les autres. Aujourd'hui, la cité du Grand-Hornu semble baigner dans une étrange nostalgie. Avec un peu de chance, on y rencontre un vieux mineur dont les yeux brillent en évoquant le socialisme de sa jeunesse. Une adorable échevine vous ouvre les portes de la bibliothèque communale. Un abbé vous permet de fouiller dans les archives paroissiales. Oui, des pans entiers du passé vous sont livrés avec bonté. Mais, dès que j'allume le moteur de ma voiture et emprunte la route qui traverse le coron pour rejoindre l'autoroute, une douce mélancolie s'empare de mes pensées. Mes héros de la Belle Époque ne sont plus là. Je ne les croiserai jamais sur le perron de la pharmacie familiale. Une quinte de toux silicosée en a emporté certains. D'autres ont survécu, jusqu'à ce que la folie des hommes les achève dans un hôpital pour soldats gazés ou dans un stalag de Poméranie. Aujourd'hui, les premiers souvenirs de mon grand-père voyagent sur la carte d'un monde évanoui.



Maison de famille, Hornu, 1905.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE ILLUSTRÉ

Édouard Dubuisson (1794-1858)
+ Émerence Malengreau (1790-1858)



Modeste (1822-1881)
+ Rosalie Chalez (1825-1896)



Sophie
(1847-1928)



Gustave
(1850- ?)



Anthime
(1851-1878)



Émile
(1853-1907)



Jean (1893-1988)

Paul & Eugène
(1894-1894)



Maurice (1896-1968)
+ Anne-Marie Bourgeois
(1902-1969)



Louis (1924-2018)
+ Nicole (Colette) Breuer (1927-)

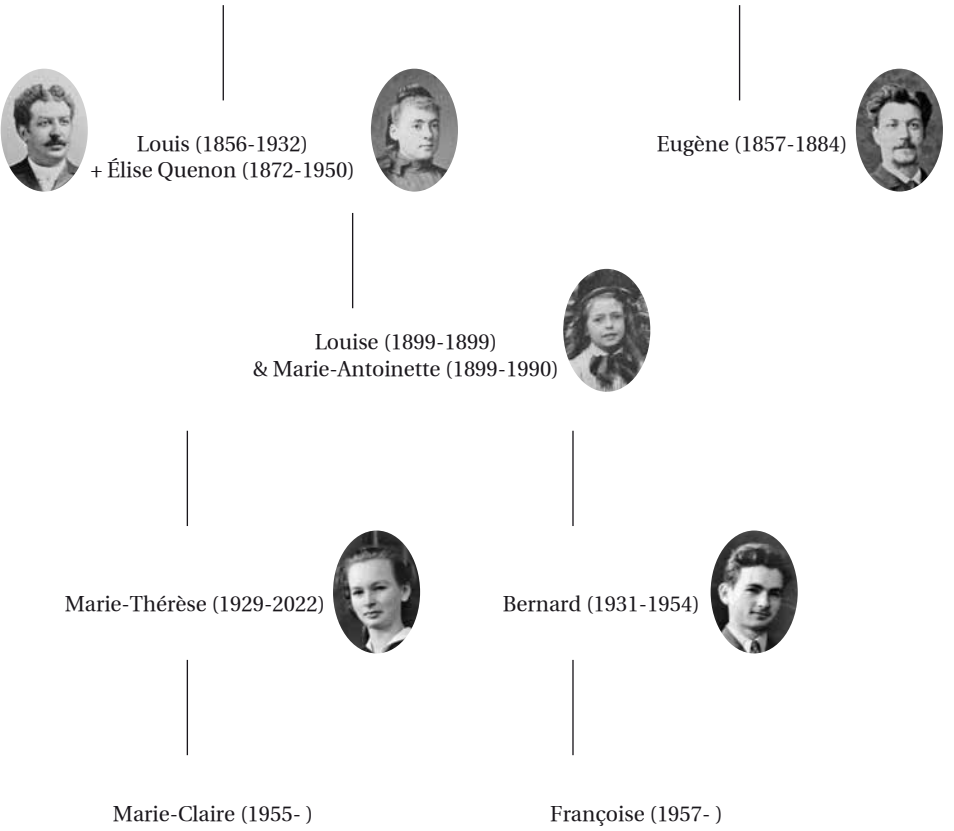


Étienne (1927-1927)

Étienne (1949-)

Baudouin (1951-)
+ Évelyne Van Beneden (1953-)

Jean-Christophe (1978-)



ET CE FUT LA GRANDE GUERRE (1900-1914)

Au début du siècle passé, Jean, Maurice et Marie-Antoinette menaient une vie tranquille auprès de leurs parents. Le quotidien de la famille était rythmé par les journées d'école et par le tintement de la cloche de l'officine. Chaque matin, les enfants avaient le droit de pénétrer dans la boutique pour dire bonjour à leur père. L'air y sentait la douce odeur des cachets mêlée à celle de l'eau de rose. Louis embrassait ses gosses, les accompagnait jusqu'à la porte d'entrée et, depuis la plus haute des marches du perron, les regardait partir vers l'école du village où un instituteur au costume sombre enseignait des bases de mathématiques, de français et de géographie de la Belgique. De cette époque, il reste des petits cahiers cartonnés dont les pages jaunies proposent des phrases où l'aspect esthétique revêt une importance égale à celle de la maîtrise de l'orthographe.

Après les cours, les deux frères Dubuisson suivaient les leçons de catéchisme d'Ivan Lebrun. L'homme d'Église les accueillait au presbytère, dans la pièce où un poêle avait été installé. Tandis que Maurice tâchait de se concentrer sur les récits de l'Évangile, Jean soulignait distraitement les passages qui lui semblaient les plus admirables. Le jeune garçon rêvassait, se laissait porter par les versets des Béatitudes. Il fallait qu'un vent humide, porté par les froides journées d'hiver, s'incrût dans la bâtisse pour interrompre ses songes; Ivan Lebrun lui demandait alors de charger le feu d'une pelletée de charbon.

Le temps passait lentement à Hornu. La pénurie de divertissements pouvait s'y montrer pesante, ce qui explique pourquoi les mineurs attendaient avec impatience les concours de balle pelote ou de tir à l'arc. Lors des kermesses, le parvis de l'église Saint-Martin se muait en un lieu de rendez-vous pour hédonistes. Tous, munis d'un arc, y accouraient afin de viser de leurs flèches les coqs de tissu

ligotés au sommet de perches que des volontaires avaient fixées sur la placette. Même Marie-Antoinette rejoignait le trottoir de la rue Grande pour encourager Jean et Maurice. Debout, elle les applaudissait. Nanette – comme la surnommaient ses proches – espérait les voir défiler, avec, comme appareil, fixées sur leur poitrine, les plumes d’oiseaux distinguant les meilleurs archers du village.

Le tir à l’arc est un sport qui demande adresse et discipline. Louis appréciait ces vertus, ce qu’il rappelait régulièrement à ses deux fils. La Grande Guerre n’avait pas encore débuté, mais certaines attitudes étaient déjà mises à l’honneur dans la famille du pharmacien.

La routine des citoyens belges du début du xx^e siècle évolue en parallèle avec la situation géopolitique de leur pays. Depuis peu, la nation s’enorgueillit d’être un empire colonial. Les mineurs et les agriculteurs, en somme presque tous les Belges, imaginent leur sort s’améliorer prochainement. L’actualité leur permet d’aborder l’avenir avec confiance. Des céréales, des légumes et du charbon sortent de la terre. Et le Premier ministre, Charles de Broqueville, répète aux sceptiques que la neutralité du pays leur assure la paix éternelle.

Maurice fit ses humanités dans le Hainaut, au collège Notre-Dame de la Tombe de Kain. Cet austère bâtiment de briques construit au milieu des champs accueillait les garçons des familles bourgeoises du Borinage. En plus des cours classiques, les élèves y recevaient une instruction religieuse et des leçons de civisme. Une messe était célébrée dans la chapelle en début de matinée. Les internes assistaient à ce rituel sans broncher. Ensuite, invariablement, les journées s’étaient, depuis le petit déjeuner jusqu’à l’étude du soir, passant de la classe à la salle d’éducation physique et au grand réfectoire pour l’étude silencieuse.

Malgré l’allure sérieuse qu’il présente sur les photographies d’époque, mon arrière-grand-père n’avait rien d’un brillant étudiant. Il faisait partie de cette catégorie d’élèves moyens qui réussissent avec discrétion et qui sont condamnés à monter dans l’année supérieure sans les félicitations du corps professoral. Toutes les deux semaines, il regagnait Hornu où, invariablement, son père le sermonnait pour son attitude oisive. Louis aurait aimé voir son fils s’enthousiasmer pour les versions grecques à analyser pour le lundi. Mais force était de constater que Maurice n’étudiait pas par plaisir, mais par devoir.

Le dimanche matin, la coutume voulait qu’on revêtît ses beaux habits pour se rendre à l’office de la paroisse. Ivan Lebrun y faisait la

lecture de l'Évangile, professait son homélie et, après la communion, se voyait invité à boire un apéritif chez les Dubuisson. Vers treize heures, la famille se réunissait dans la salle à manger pour le déjeuner. Tout en joignant ses mains pour réciter le bénédicité, Louis rappelait à ses enfants que la famine sévissait encore dans de nombreuses régions d'Europe, que les conditions de vie des mineurs n'étaient pas parmi les plus enviables. Ainsi, chacun avait conscience de la chance peu commune qu'était celle de partager un repas. Le pharmacien s'asseyait en bout de table. Sa redingote du dimanche soulignait la valeur de l'instant ; elle encourageait à se montrer insatiable. Ensuite, Élise faisait tinter la cloche afin que la servante apportât les plats. Il paraît que Maurice, plus que nul autre, goûtait de tout, mangeait sans retenue. Aujourd'hui encore, mon père se souvient des repas de famille qui, lorsqu'il se rendait chez ses grands-parents, lui semblaient sans fin.

Parmi les documents conservés par mon grand-père, j'ai retrouvé le menu composé à l'occasion du mariage de Louis et Élise. Sur un épais carton présentant une couronne en relief où sont gravées les initiales des prénoms des jeunes mariés, les intitulés des plats sont écrits à la main, à l'encre dorée, et respectent les règles de la calligraphie à l'anglaise. Le contenu suffit à attester de l'appétit dont pouvaient faire preuve nos ancêtres. Comme la tradition l'exigeait, les vins n'étaient pas indiqués sur la carte afin que l'éclat du montant déboursé demeurât obscur pour les convives.

Le 28 avril 1914, Maurice fêta son dix-huitième anniversaire. Il était en passe de terminer sa rhétorique. Vu qu'il avait confié à ses parents son intention de rejoindre les rangs de l'université, on peut se demander s'il désirait suivre la voie de son frère, Jean, qui étudiait la pharmacologie à la faculté de Louvain. Ayant pour ambition de reprendre l'officine de leur père, Jean menait une vie débonnaire, loin des siens, et ses récits faisaient envie à Maurice. Chaque fin de mois, quand il revenait à Hornu, il prenait plaisir à évoquer les sorties effectuées en compagnie de ses nouveaux amis : Édouard, Jean-François et Jacques, des garçons originaires de différents coins de Belgique. Maurice écoutait son frère en parler comme des garçons fort convenables. Surtout Jacques, le fils d'un pharmacien bruxellois, dont la famille habitait à proximité de la Grand-Place.

Il plut beaucoup au printemps. Sous le préau du collège de Kain, les journées s'éternisaient. Maurice plongeait alors dans une douce mélancolie. Lui et ses camarades guettaient le début des vacances.

Ils étaient décidés à obtenir leur diplôme pour intégrer définitivement le monde des adultes. À l'approche de la Fête nationale, les bals populaires s'emparèrent des places publiques. Un soleil de feu chassait l'humidité. Tandis qu'on s'apprêtait à célébrer les 84 ans d'existence du pays, le vent du Sud soufflait. Les gueules noires déambulaient plus tard qu'à l'habitude dans les rues d'Hornu. Les mineurs n'arrivaient pas à se rafraîchir après leur journée de labeur dans la moiteur des galeries souterraines. Il leur fallait boire. Des souleries avaient lieu dans les cafés environnants de la rue Barbet. Tout en prolongeant leur présence sur la pelouse du jardin, Louis et Élise en étaient les témoins; ils se promenaient sur le sentier menant à la roseraie, commentaient l'aspect et la délicate fragrance des fleurs, et entendaient les rires ou les gueuleries des badauds rentrant chez eux.

Suite à son dernier test, Maurice quitta l'internat de Kain¹. Il retrouva son village où tout le monde suivait avec attention les courses de Philippe Thys, ce compatriote en voie de gagner la douzième édition du Tour de France. Maurice ne le savait pas, mais, d'ici quelques années, lui aussi traverserait l'Hexagone à bicyclette.

Du côté de Louvain, l'université s'était vidée de ses étudiants. Les citadins profitaient de la quiétude nouvelle de leur ville. Ayant regagné le Borinage, Jean appréciait passer du temps derrière le comptoir de la pharmacie familiale. Les clients étaient plus rares qu'en hiver, mais les longues heures d'apprentissage auprès de son père lui procuraient du contentement.

Le 25 juillet, les rares Belges intéressés par l'actualité internationale découvrirent dans la presse qu'un ultimatum de quarante-huit heures émanant du gouvernement austro-hongrois avait été remis aux autorités serbes. Le point 6 du fameux document sommait la Serbie, alors alliée de la Russie, de laisser des policiers austro-hongrois enquêter sur son sol afin de mettre fin aux mouvements nationalistes, responsables de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand. Les Serbes, inquiets à l'idée de perdre leur souveraineté sur le territoire, jugèrent les demandes de leur pays voisin inacceptables. Ils ordonnèrent une mobilisation générale. Et dans un système d'alliances difficile à saisir pour les contemporains que nous sommes, l'Europe plongea dans la guerre.

¹ En 1914, le calendrier scolaire était établi en fonction des activités paysannes.



Jean et Louis, pharmacie d'Hornu, 1914.

Jean Jaurès fut assassiné à Paris le 31 juillet. Nombre d'ouvriers et de mineurs furent affectés de savoir qu'un des leurs, un de ceux qui s'étaient battus avec véhémence pour éviter un conflit en Europe, avait été tué. Les habitants du charbonnage ne savaient pas ce qui les atterrait le plus : la mort d'un de leurs plus vaillants représentants, ou la peur de voir la Belgique impliquée dans un conflit.

On découvre à la lecture du journal intime de Maurice qu'il se rendit avec ses parents à Kain durant la première journée d'août. L'incertitude des lendemains occupait les pensées. Néanmoins, Louis et Élise désiraient congratuler leur fils pour l'obtention de son diplôme de rhétorique. Le collègue organisait une réception dans la salle des fêtes. La veille, l'endroit avait été nettoyé de fond en comble. Une dizaine de bouquets de fleurs fraîches en décoraient les murs. Et, à l'arrière, sur l'estrade, des professeurs avaient tendu un vaste drapeau belge. Quand le trio arriva à Kain, ils remarquèrent d'emblée que l'ambiance n'était pas à la fête. Maurice précise dans son cahier que trois des professeurs étaient absents à la cérémonie. Les autorités belges envisageaient donc la guerre ! Au sein des villes et des villages du pays, les hommes préparaient leur barda. Louis, qui

avait du mal à encaisser la nouvelle, affichait son air des mauvais jours. « La mobilisation a débuté », confirma-t-il à son fils.

*La veille un professeur a été rappelé sous les armes,
aujourd'hui deux ont encore rejoint le régiment.*

Malgré le rappel des troupes, la plupart des 7,5 millions de Belges ne s'attendaient pas à vivre des combats. Les exigences allemandes du 2 août furent reçues comme un véritable affront. Soit notre État autorisait les troupes germaniques à traverser son territoire pour attaquer la France, soit il serait attaqué. La Belgique rejeta la demande allemande le 3 août et des milliers de jeunes, pareils à Maurice et Jean, durent renoncer à leurs projets d'avenir pour n'en avoir plus qu'un : se battre.

L'Allemagne déclara la guerre à la Belgique le 4 août. Vers huit heures du matin, la frontière fut traversée à Plombières. Dès qu'il en fut informé, le roi Albert fit rassembler les députés. Le souverain désirait leur exposer son point de vue. Au sein de l'hémicycle du Parlement, l'ambiance chauffait. Il y avait urgence. On attendait le roi en espérant qu'il pût contrer la fatalité. Les regards perdus des hommes les plus âgés traduisaient le désarroi de l'instant, ils contrastaient avec l'enthousiasme de la foule qui, le long des rues de Bruxelles, acclamait le monarque. Dans sa tenue de général, Albert traversait la capitale à cheval. Bientôt, il prononcerait son discours devant les chambres des représentants. Le contenu de son allocution serait sans équivoque : une paix négociée avec l'ennemi était impossible. « Un pays qui se défend s'impose au respect de tous, ce pays ne périt pas. J'ai foi en nos destinées¹. »

En cette même journée, Jean était posté derrière le comptoir de la pharmacie. Il apprenait le métier. Sur le coup de dix heures, son père l'avait laissé seul pour rejoindre Élise au salon. Louis et son épouse demeuraient silencieux, pareils aux milliers de parents vivant dans la crainte du lendemain. Ils nourrissaient leurs pensées d'espoir. Et de désespoir. Quand Maurice vint les trouver, l'ambiance changea ; les yeux du jeune homme témoignaient de l'excitation et de l'indignation qui le tourmentaient. On mesure, en lisant le carnet de

¹ Extrait du discours du roi Albert prononcé le 4 août 1914 devant les députés du Parlement belge.

mon arrière-grand-père, combien la guerre le rendait nerveux. Les Allemands envahissaient la Belgique, ses professeurs rejoignaient leurs casernes, et lui ne savait qu'entreprendre. Il disait être prêt à défendre son pays, à repousser l'envahisseur. « Tu ne t'engageras pas dans cette guerre! », annonça Louis afin d'éviter à Maurice de demander l'autorisation de partir.

En soirée, ce fut au tour de Jean de pénétrer dans le salon. Lui aussi ne tenait pas en place. Il avait pris connaissance du discours du roi. Il avait également appris que des bataillons universitaires étaient improvisés à Louvain. Les étudiants s'organisaient pour sécuriser leur ville. Édouard, Jacques, Jean-François et d'autres parmi ses intimes étaient en route, ils allaient se battre. Tout au long de l'après-midi, debout derrière le comptoir de la boutique, Jean avait retourné une question dans tous les sens: « Dois-je quitter Hornu? » Au bout du compte, il était arrivé à la conclusion que rester au village serait pire que tout. Son romantisme le poussait à combattre auprès de ses amis. Et son patriotisme, à défendre son pays. Il prévint Louis et Élise de ses choix, lesquels ne s'en offusquèrent pas. Jean était majeur; à lui d'agir comme bon lui semblait.

À ce stade du récit, mes arrière-arrière-grands-parents sont encore rassurés. La propagande des journaux fait son effet. La ville de Liège y est décrite comme imprenable, avec les douze forts qui la protègent. Les positions belges ont pour mission de repousser l'envahisseur. C'est le 15 août que la donne change. La « Grosse Bertha¹ » s'en mêle. Et ses terribles obus imposent la domination germanique sur la Cité ardente.

Jean prit le train pour Louvain. Quand il retrouva ses camarades de l'université, la plupart des positions belges avaient déjà été désertées. La ville semblait abandonnée, promise aux mains des Allemands. Face à l'adversité, des Louvanistes mettaient tout en œuvre pour ronger à vif les nerfs de l'ennemi. Les étudiants volontaires juraient d'apporter leur contribution pour le freiner dans sa progression. Sans attendre, Jean s'engagea. On l'affecta – avec un caporal et cinq autres soldats – à l'installation d'un poste de surveillance à l'est de Louvain. Avant de s'y rendre, il fut accordé aux six garçons un instant de répit pour écrire à leurs proches et prendre la pose face à un photographe.

1 La Grosse Bertha est une imposante pièce d'artillerie utilisée par l'armée allemande durant la Première Guerre mondiale.



Bataillon universitaire (Jean est au centre), Louvain, 1914.

Dans la famille, l'habitude voulait qu'Élise relevât le contenu de la boîte aux lettres après le petit déjeuner. À la date du 15 août, elle y trouva une carte sur laquelle elle reconnut l'écriture maladroite de son fils. Celle-ci se terminait par ces mots : « Je vous embrasse de tout cœur, priez pour moi. Je marche demain au feu. Je ferai mon devoir. Jean¹. » Au moment où elle tendit l'enveloppe à son mari, Maurice et Nanette comprirent que leur frère courait un grand danger.

Les membres des bataillons universitaires œuvrèrent pour nuire aux Allemands. Malgré leur méconnaissance dans le métier des

1 Extrait d'une carte postale expédiée par Jean des environs de Tirlemont. Août 1914.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| Avant-propos | 5 |
| Arbre généalogique illustré | 12 |
| Et ce fut la Grande Guerre (1900-1914) | 15 |
| Dans les tranchées de l'Yser (1915-1918) | 37 |
| Les années folles (1919-1939) | 71 |
| Sur les routes de l'exode (1940) | 97 |
| Vivre dans une Belgique occupée (1940-1943) | 135 |
| S'engager dans la résistance (1943-1944) | 175 |
| L'enfer des Ardennes (1944-1945) | 215 |
| Ce qu'il reste du passé (1945-2024) | 257 |
| Remerciements | 277 |

Mise en pages : MC Compo – www.mccompo.be
Couverture : Dominique Hambjé

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque
de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2024
Tour & Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles
www.racine.be

D. 2024, 6852. 12
Dépôt légal : mai 2024
ISBN 978-23-902-5274-0

Imprimé aux Pays-Bas